

INSIGNE des Stalags 1A et 1B



Des insignes du modèle ci-dessus sont en vente au secrétariat de l'Amicale au prix de 30 francs (Joindre 10 francs pour l'envoi)

Toujours là

Bulletin Mensuel de l'Amicale Nationale des Stalags I A et I B

Rédaction
Administration
68, Chaussée-d'Antin
3^e Année. Numéro 5
Septembre 1947

TRIBUNE LIBRE

Les S. T. O. en Allemagne

Il pourra paraître anormal ou tout au moins curieux de voir un P.G. s'appliquer à retracer ce que furent les S.T.O. en Allemagne.
Il faut avoir le courage de dire ce que l'on pense et de dire ce que l'on a vu. Puissent ces quelques lignes tomber sous les yeux de nombreux Gefangs et, s'ils font un retour en arrière, je crois qu'un bon nombre sera de mon avis.
Oh oui, je le sais. Les S.T.O. !! la relève !! les volontaires !! D'autres se sont cachés et ont pris le maquis et, les armes à la main, ont fait de la résistance. Reportons-nous à l'époque où, en France, il nous semblait (à nous qui ne pouvions que voir cela par la pensée, puisque nous n'étions pas sur le sol de la patrie, à cette époque) que l'idée de la relève pouvait faire surgir des bonnes volontés sincères. On sait aujourd'hui que c'était une vaste foutaise, mais il était compréhensible et explicable qu'à l'époque une quantité de jeunes sincères et idéalistes aient cru, vraiment, à la relève.
Là n'est pas la question. Ils sont partis. Ils sont arrivés en Allemagne. Quelques salauds (il y en a eu, même parmi nous) collaborèrent. Qu'a fait la grosse masse des S.T.O. ? Je dis qu'elle a vite compris. Et, qui plus est, qu'elle ne s'est pas laissée prendre au piège.
Accueillis par nous, avides de nouvelles, nous nous sommes mêlés à eux. C'était tellement humain, ce rapprochement entre êtres de même race, alors que nous étions contraints de couvoyer une babylone d'individus, tous trop loin de notre raison latine. Mais, trop de différends nous séparaient... L'âge, nos raisons trop diverses d'être réunis, et surtout nos réactions totalement différentes. Après trois, quatre ans de captivité, même plus ou moins libre, le P.G. était enraciné dans son état, quelques mois de plus ou de moins, il n'en était plus à cela près. Il était fataliste, trop, peut-être, il

s'embourrait dans son demi-sommeil, et attendait patiemment le moment d'en sortir, la routine était prise, la force de l'habitude l'avait ensorcelé. Il continuait son petit train-train, sans écart, un peu méthodiquement, un peu apathiquement.
Quelle opposition avec le jeune S.T.O. tout rempli encore des querelles encore fraîches, des réactions diverses des Français qu'il venait de quitter, de sa vie de semi-liberté qu'il avait à partager avec l'occupant, aigri du tour de cochon qu'on venait de lui jouer. Sa jeunesse appelait son dynamisme à se révolter, et il le fit.
Le hasard des circonstances, un rapprochement professionnel et surtout un devoir de faire survivre une activité théâtrale me rapprochèrent des S.T.O. Vingt-cinq acteurs à Insterburg pour le théâtre : trois P. G., le reste S.T.O.
Je les ai vus à l'œuvre et je le dis hautement... ils ont mené le bon combat, ne se sont jamais laissés décourager. Avec hargne, mordant, voire même désinvolture, ils se sont moqués des Chleuh, les ont pillés, joués, volés, les ont sabotés. La Gestapo les a tenus en respect et craignait bien plus les S.T.O. que les P.G., mêmes transformés. Ils ont assumé de lourdes tâches, alors que les P.G. avaient déjà les moins mauvaises places, et, toujours jeunes, ont fait état d'un tel dynamisme qu'ils nous donnaient courage.
Tracassés, triturés par la Gestapo, ils ne se sont pas vendus, après quatre semaines de camp de concentration, ils se sont merveilleusement soutenus, et des réserves pieusement cachées attendaient que les malchanceux reviennent.
Ils ont refusé le travail ; malgré les gifles qui pleuvaient, ils ont saboté le travail.
Pour dix R.M., ils ont saoulé des Chleuh pour les faire insulter Hitler. Se moquant de la valeur de la monnaie allemande, ils déchirèrent leur « Gelt-papier » sous les yeux des civils chleuh. Plus favorisés parfois pour voler, ils ont, pour la plupart, donné

et non vendu leur butin. Ils ont toujours eu confiance en la victoire, et, toujours gais et heureux, ont donné une impression de jeunesse, de vie et de continuité.
Un peu difficiles à comprendre pour certains, avec leur désinvolte attitude, ils ont eu la joie de vivre les derniers mois de la captivité d'une façon moins passive que la majorité des P.G. On les a mis un peu à l'écart au retour. C'est, bien entendu, ceux qui ne les ont pas vus à l'œuvre qui en ont décidé ainsi. Ont-ils tellement rouspété ? Roulés une première fois, ils y étaient habitués, et, en bons Français, ont pris ça du bon côté.
Les zazos actuels, les cancre merdeux enrichis par le marché noir et qui ne foutent rien de leurs dix doigts, les freluquets qui se cachent derrière une vague fonction publique pour se démerder et jouer aux durs, les récepteurs bourrés aux as des parachutages viennent de je ne sais où (et je ne veux pas le savoir), mais pas des S.T.O.
J. SORLIN.
13.912/I A.

Il faut tout prévoir



CRITIQUES

De violentes critiques ont été adressées à la rédaction de « *Toujours là* », relatives à sa parution et à ses articles. En toute loyauté, nous devons reconnaître qu'elles sont justifiées sans toutefois oublier d'évoquer les circonstances atténuantes.
Pour sa parution, « *Toujours là* » est maintenant mensuel, sauf cas de force majeure, tel le manque de papier. Il est imprimé désormais par les soins de l'U.N.A.C. et sous une forme unique pour toutes les Amicales. Vous avez d'ailleurs pu le constater lors de la sortie des derniers numéros.
Pour ses articles, nous abordons ici un point épineux. Beaucoup de nos camarades croient que ceux-ci sont l'apanage d'un petit comité. Bien au contraire, « *Toujours là* » est le lien entre tous les camarades de Prusse-Orientale et chacun doit y collaborer dans la mesure de ses possibilités. Envoyez-nous des articles, des histoires, des contes, des nouvelles. Nous serons heureux de les insérer.
Nous avons prévu une page entière pour la Vie des Amicales de province. Bien rares sont celles qui en profitent. Combien de lettres nous devons écrire pour obtenir les comptes rendus d'assemblées générales ! N'attendez pas que nous les réclamions, envoyez-les aussitôt que celles-ci sont terminées et même annoncez-les à l'avance afin que nos camarades soient avertis suffisamment à temps pour pouvoir y assister.
C'est à chacun qu'il appartient de rendre notre journal vivant. D'autre part, n'oubliez pas de le diffuser autour de vous. Faites-le connaître ; beaucoup de camarades ne le lisent pas encore. Faites des abonnements.
Nous attendons avec impatience vos articles. Quels sont les camarades de l'Amicale qui vont commencer ? La compétition est ouverte. Avis aux amateurs !
J. DEMANGE.

Beaucoup de Gefangs (de la dernière) se sont trouvés pris au dépourvu lors de leur arrivée dans une des magnifiques et si modernes fermes de Prusse. Parfois, évidemment, l'apprentissage du métier de « Bauer » fut un peu... délicat. Mais enfin tous s'y sont mis, et la photo de notre envoyé spécial Tournier, que nous avons publiée dans notre dernier numéro, en était un exemple probant.
Nous avons donc pensé qu'il fallait éviter le retour de pareilles erreurs. Comme la lecture des quotidiens nous offre, à ce sujet, toutes les espérances, nous nous permettons de vous donner quelques conseils qui seront très utiles lors de la prochaine, à vous ou à vos fils.
Nous avons demandé à notre camarade Tournier de bien vouloir, avec son talent habituel, illustrer ces conseils. Nous en publierons un chaque mois, et vous trouverez le premier en deuxième page.

Réponse...

Enfin, tu as répondu à mes précédentes lettres.
Tu as consenti à sortir pour quelques instants de ton long silence.
Les excuses que tu invoques, mais ce sont celles que je te donnais déjà au mois de juin. Tu mets aussi en avant ta lassitude et surtout ton foyer qui lui, ne semble pas jouir de la paix d'avant guerre. Et là-dessus, tu accuses, tu accuses... Le marché noir, les collaborateurs, les restrictions, la cherté de la vie, l'égoïsme, les impôts, le gouvernement, le manque de morale de tous, etc... et j'en passe, et des meilleurs.
Mais veux-tu que nous fassions un examen de conscience ce que, plus précisément, les navigateurs appellent faire le point ? Pendant cinq ans tu as connu une vie très spéciale, sans ironie, mais l'homme n'est pas fait pour vivre isolé comme souvent tu as été, dans une ferme perdue en Prusse orientale. Tu t'es replié sur toi-même. Tu étais des jours entiers sans prononcer une parole à part le peu d'allemand que tu as appris à baragouiner.
Puis, sans transition, tu as retrouvé une vie normale, la vie des civilisés. Tu as dû brusquement changer tes habitudes, te gêner, mais oui, car la vie en commun, même au foyer, comporte quelques égards pour les co-habitants.
Si tu as changé physiquement, ton visage est un peu ridé, tes cheveux ont blanchi, il en est de même au point de vue moral. Regarde comme tu es nerveux, un rien te fait sursau-

ter. Les cris et les rires de tes enfants, souvent, te portent sur les nerfs.
Oh ! je sais bien la faute ne t'en incombe pas. Mais à ceux que tu as retrouvés non plus.
Avant guerre, ta femme se reposait sur toi pour bien des choses. En 1939, brusquement, elle s'est trouvée seule à diriger le foyer, obligée à prendre toutes les responsabilités. Et nous devons reconnaître que cela ne marchait pas plus mal. Elle devait subvenir à l'entretien de tous et aussi trouver tout ce qui était nécessaire à cet entretien. Dans certains cas aussi, faire marcher la ferme, la boutique ou l'atelier. Donc deux fois plus

...à une lettre

de travail, sans compter les soucis et l'inquiétude sur le sort de son mari.
Elle a reporté sur ses enfants toute l'amitié, toute la tendresse qu'elle réservait avant à son mari.
Et malgré cela, tu ne fus jamais oublié puisqu'elle a bien pris soin d'entretenir dans l'esprit des petits l'amour et le respect du père.
Ces enfants, évidemment, furent élevés un peu librement, mais le moyen de faire autrement ?
Et, lorsque tu es rentré, une fois les effusions passées, le heurt tant redouté et inévitable s'est produit.

La maman que tu considérais presque comme un enfant en 1939, aujourd'hui consciente de sa valeur, n'entend plus obéir mais traiter d'égal à égal. C'est chose d'ailleurs très logique et reconnue puisque les femmes ont le droit de voter. Suggère une idée, donne un conseil, mais ne commande plus. Crois-moi, bien au contraire et malgré les apparences, ces conseils sont attendus.
Pour les enfants, le problème est plus grave. Mais là aussi, crois-moi, essaye surtout de te dominer. Emploie la douceur qui, là aussi, agit souvent beaucoup mieux. Remarque que pas mal de femmes de prisonniers se plaignent aussi de la métamorphose de leur mari, si gentil avant guerre, en un paquet de nerfs. La dure vie actuelle porte la plus grande part de responsabilité et il est compréhensible qu'à voir les événements, la lassitude nous prenne tous. Comme là-bas, on en a marre.
Mais si, justement, nous voulons nous serrer les coudes et agir tous ensemble, là nous nous en sortirons. Et nous ne le pouvons que réunis au sein de nos Amicales.
Voilà pourquoi nous batillons pour grouper tous les ex-P.G. Le jour pas très lointain où la situation s'éclaircira enfin, tu verras la lassitude morale te quitter et, courageux comme tu as été pendant cinq ans, tu verras refluer dans ton foyer, de nouveau uni, la joie pour toi et les tiens.
Le P.G. de service.

HOMMAGE A NOS MORTS

Nous sommes heureux de relever dans l'Anthologie des Poètes Français, qui vient de paraître, la signature de notre camarade Pierre Hebert, directeur de la revue « Le Parthenon » et membre du comité directeur de la Société des Poètes français. Nous extrayons de cette anthologie le poème suivant :

NOUS VOUS AVONS LAISSES

A ceux qui sont morts en exil
Nous vous avons laissés
Dans les grands cimetières froids sous vos croix blanches
Dans les petits cimetières de campagne
Tertres sous les vergers.
Votre jeunesse est morte,
Et la terre d'exil vient peser sur vos faces,
Meurtrit vos lèvres et vos yeux.
Pouvez-vous rêver encore ?
Les racines des arbres cheminent jusqu'à vous.
Mais pouvez-vous rêver encore dans les feuilles ?
Voyez-vous l'horizon qui forge les couchants ?
Voyez-vous les soleils qui marchent vers la France ?
Quand vous étiez debout, vous regardiez là-bas
A travers le réseau hideux des barbelés,

Vous regardiez, les mains crispées et le front las,
Epuisés du désir de dissoudre l'espace.
Et maintenant vous êtes morts, l'espoir est mort
Dans vos cœurs, dans vos chairs, dans le fond de vos yeux,
Nous avons rassemblé vos pauvres corps,
Mais vous dormez au creux des fosses sans repos.
Nous vous avons laissés
Dans les grands cimetières froids sous vos croix blanches
Dans les petits cimetières de campagne.
Vous êtes seuls. Nos pas ont fui, qui vous berçaient encore...
Mais les arbres, les croix et la terre elle-même
Sont imprégnés de nous, sont marqués de nos ongles
Nos pas lourds ont sculpté leurs traces dans la glaise
Et nos cœurs
Ont laissé sur vos cœurs des flammes qui les veillent.
Pierre HEBERT. 49.905-I B.

